



CLASSIQUES
GARNIER

HARAN (Alexandre Y.), « Le paradis en Suisse ?. Élaboration d'une "cartographie messianique" autour de l'entrée d'Élisabeth d'Autriche à Paris le 29 mars 1571 », *Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuses*, 98e année, n° 4, 2018 – 4, p. 415-442

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-09335-0.p.0042](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-09335-0.p.0042)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2018. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

LE PARADIS EN SUISSE ?

Élaboration d'une « cartographie messianique » autour de l'entrée d'Élisabeth d'Autriche à Paris le 29 mars 1571

Alexandre Y. Haran

8, rue Bet-Arava – IL-93389 Jérusalem

Résumé : *Les décorations somptueuses confectionnées pour l'entrée solennelle à Paris de l'épouse de Charles IX, Élisabeth d'Autriche (1554-1592), et les inscriptions qui les ornaient étaient porteuses d'un message à forte teneur messianique en lien avec des passages bibliques comme Zacharie 14,8-9. Ce message véhiculait l'espoir que l'alliance matrimoniale contractée entre le Valois et la fille du Habsbourg conduirait à la conception d'un héritier qui assumerait le rôle de l'Empereur universel de la Fin des Temps, le « Second Charlemagne ». Un texte élaboré par Simon Bouquet et réinterprétant les quatre fleuves du paradis selon une tradition pluriséculaire n'hésite pas, quant à lui, à faire de la Chrétienté romaine sur le point d'être réconciliée un nouveau jardin d'Éden.*

Abstract : *The sumptuous decorations erected for the solemn entry into Paris of the wife of Charles IX, Elizabeth of Austria (1554-1592), and the inscriptions that decorated them, carried a message with a high messianic content in connection with biblical texts such as Zechariah 14:8-9. This message conveyed the hope that the matrimonial alliance contracted between the Valois and the Habsburg bride would lead to the conception of an heir who would assume the role of the universal Emperor of the End of Times, the "Second Charlemagne". A text elaborated by Simon Bouquet which reinterprets the four rivers of Paradise according to a centuries-old tradition does not hesitate to make Roman Christendom, on the point of being reconciled, into a new Garden of Eden.*

Les décorations somptueuses confectionnées pour l'entrée solennelle à Paris de l'épouse de Charles IX, Élisabeth d'Autriche (1554-1592), fille de l'empereur Maximilien II, étaient porteuses d'un message à forte teneur messianique. Ce message fut convoyé à travers les thèmes géographiques mis à l'honneur par les décorations festives¹.

¹ Notre article élargit et approfondit les brèves indications que nous avons données sur le sujet dans notre ouvrage, Haran, 2000, p. 132-134. Ces décorations font l'objet d'une édition annotée par Graham – Johnson, 1974, p. 15. Au sujet des entrées royales en France à la Renaissance, voir Bryant, 1986a ; Strong, 1984. Pour les entrées au Moyen Âge, voir : Guinée – Lehoux, 1968 ; Bryant, 1986b.

L'entrée solennelle de la belle reine eut lieu le 29 mars 1571, après son couronnement à la basilique de Saint-Denis. Les réjouissances se déroulèrent trois semaines après l'entrée du roi Charles dans sa capitale, le 6 mars 1571.

C'était la première fois que la dynastie des Valois contractait une alliance matrimoniale avec le Saint Empire Romain Germanique, et la deuxième dans l'histoire du royaume de France. Le seul précédant d'un tel mariage avait eu lieu en 1322, lorsque Charles IV le Bel, le dernier héritier direct de la lignée capétienne, avait pris comme épouse Marie de Luxembourg, fille de l'empereur Henri VII.

Le mariage de Charles IX se déroula non seulement sous le signe de la réconciliation avec la Maison d'Autriche, il vint également célébrer au sein du royaume la paix de Saint-Germain (1570), qui mettait fin à la troisième guerre de religion.

Le traité établissait un climat de tolérance religieuse et de coexistence pacifique entre catholiques et réformés, semblable à celui que connaissait le Saint Empire, où la liberté de culte avait été octroyée aux protestants par la paix d'Augsbourg en 1555.

Les artistes les plus prestigieux de l'époque furent conviés par la reine-mère Catherine de Médicis pour mettre sur pied les somptueuses festivités.

Aux poètes Pierre de Ronsard, Jean Dorat et Gui du Faur, seigneur de Pibrac, fut attribuée la tâche de glorifier en des termes dithyrambiques l'alliance entre la Maison de Valois et les Habsbourg. Le peintre italien Nicolo Dell'Abate monta les décorations, Charles Lecomte échafauda les portiques et les arcs de triomphes, tandis que le sculpteur Germain Pilon érigea les figures en stuc.

En tout, plus d'un million de livres tournois furent dépensées pour l'occasion. Simon Bouquet, un des quatre échevins de la ville de Paris, orchestrait les célébrations, comme il l'avait fait trois semaines auparavant pour la joyeuse entrée du royal époux, Charles IX. Bouquet fut chargé de donner le ton aux programmes artistiques. Une grande partie des poèmes composés en français pour les inscriptions accompagnant les décorations fut le fruit de son talent.

Pour les deux entrées royales, Bouquet publia un livret commémoratif riche de commentaires qui donnait la clé pour une compréhension conforme de la signification et du sens des cérémonies et des décorations qui, pour avoir été puisées dans la Bible et la mythologie classique, semblaient pour le non initié obscures et incompréhensibles².

² Graham – Johnson, 1974, p. 7-8.

FRANÇAIS ET ALLEMANDS, EXTRAITS DE LA MÊME SOUCHE

Le livret de Bouquet commence par mettre en valeur l'importance de l'événement : le mariage royal rétablit l'alliance historique entre les deux peuples des deux côtés du Rhin. Les deux nations, bien que séparées par le fleuve qui semble à tort constituer une barrière entre eux, sont en fait de la même semence. Le nom même des Germain, ne vient-il pas de leur lien de famille avec les habitants de la Gaule, puisque le nom *Germanus* signifie « fraternité », comme l'énonçait déjà Strabon dans sa Géographie³ ?

Les Francs eux-mêmes vinrent en Gaule depuis la Franconie, où ils s'étaient installés après avoir quitté leur patrie dévastée, la ville de Troie⁴.

L'alliance, garante du bonheur du royaume aussi bien qu'instrument d'une paix inviolable et d'une amitié indissoluble entre les deux nations, semblait avoir une conséquence de grande portée pour le monde entier : selon Bouquet, elle présageait qu'à l'image du passé, où les deux nations guerroyaient ensemble contre les Romains, ainsi dans l'avenir elles subjugueraient en commun l'Asie, et planteraient leurs bannières sur le reste de l'univers⁵. L'évocation de l'Asie constituait une allusion évidente à la guerre contre les infidèles musulmans.

Français et Allemands partagent des ancêtres communs, Pépin le Bref et son fils Charlemagne. Dans le lointain passé, ces deux illustres souverains ont tenu conjointement sous leur domination l'Empire des Gaules et celui « d'Allemagne ». Dans ces jours heureux bien révolus, les deux pays partageaient le seul et unique nom de *Fracia*. Leurs habitants étaient tous connus sous le vocable de *Francs*.

Le roi Charles IX, à la suite de ses illustres prédécesseurs, était ainsi appelé à rétablir l'âge d'or d'harmonie, de paix et de concorde qui avait prévalu sous les deux monarques carolingiens⁶.

On attendait que son mariage établisse une alliance durable et solide. De cette union, on espérait la naissance d'un héritier qui unirait sous son pouvoir les deux monarchies rivales⁷.

³ « et estimerent quelques notables auteurs, comme Strabon, que le nom de Germain eust esté donné à l'Allemagne pour la fraternité qu'elle avoit avec la Gaule. » (Bouquet, 1571, p. 1v. cité par Graham – Johnson, 1974, p. 204.) Voir, à ce sujet, Zachrisson, 1928.

⁴ Bouquet, 1571, p. 1v.

⁵ *Ibidem*.

⁶ *Ibidem*.

⁷ « Parquoy chacun de nous doit louer Dieu que nostre bon Roy Charles, à l'exemple de ses predecesseurs a voulu renouer ceste ancienne alliance par le mariage fait avec la Roynne Elizabeth d'Austriche sa chere épouse... ». (*Ibidem*.)

L'attente d'un successeur destiné à accomplir une mission providentielle était de l'ordre de l'évidence, car le roi au pouvoir portait le nom combien symbolique de Charles – une indication du fait que lui-même ou son rejeton devait incarner le *Carolus Redivivus*, qui accomplirait et parachèverait les hauts faits de Charlemagne, à savoir la réunification politique de l'Europe sous la fêrule d'un unique empereur et l'instauration de la seule foi catholique à travers le continent, ainsi que ce que le grand empereur n'avait pas réalisé, la victoire sur les infidèles musulmans et la libération de la Terre Sainte de leur joug.

ALLIANCE DU RHÔNE ET DU DANUBE

Le livret de Bouquet acheminait le spectateur du cortège de la reine à Paris, de la porte Saint-Denis vers la « porte aux Peintres » : un arc de triomphe de style corinthien que soutenaient deux colosses d'argent barbus et ceints de joncs et de roseaux. Ces deux colosses, tirés de la mythologie, étaient des allégories du Rhône et du Danube. Sous les deux effigies se trouvait deux inscriptions, latine et française, qui présentaient les vers suivants :

Comme l'on voit le Rosne et le Danube ensemble ;
 l'un fleuve des Gaulois et l'autre des Germains ;
 d'un naturel accord joindre leurs fortes mains ;
 quand pour tenir ce globe à l'un l'autre s'assemble ;
 ainsi tant que la paix chassant de nous la guerre ;
 joindra comme jadis les Germains aux Gaulois ;
 et l'un et l'autre gent tiendra dessoubz les loix ;
 de deux n'estant plus qu'un l'Empire de la terre⁸.

Ces vers utopiques ainsi représentés semblent avoir été inspirés par Zacharie 14,8-9 :

Il arrivera, en ce jour-là, que des eaux vives sortiront de Jérusalem, moitié vers la mer orientale, moitié vers la mer occidentale : il y en aura été comme hiver. Alors Yahvé sera roi sur toute la terre ; en ce jour-là, Yahvé sera unique, et son nom unique.

Le poème de Bouquet est fidèle et à la lettre et à l'esprit de la prophétie de Zacharie : – l'unification de l'univers sous la domination d'un seul et unique seigneur aura lieu lorsqu'un symbole tangible d'unité deviendra visible ; – l'enchaînement des diverses parties de l'univers par la chaîne la plus pure et la plus réjouissante qui puisse exister ; – la chaîne cristalline des eaux vives de la paix et de la bonne volonté ruisselant vers les deux extrémités de la terre, liant ensemble ses deux bouts écartés et distants.

⁸ Bouquet, 1571, f. 6v. Ces vers signés par Bouquet étaient revendiqués par le poète Amadis Jamin, *Œuvres poétiques*, 1575, f. 67r. Graham – Johnson, 1974, note 27, p. 212.

L'interprétation christologique traditionnelle considérait Zacharie 14,8-9 comme une allusion à l'admission au sein de l'Église, obtenue par le sacrement du baptême. L'eau, dans l'Ancien Testament, était souvent considérée par l'exégèse typologique chrétienne comme une métaphore pour le sacrement du baptême (à partir de ce qu'en dit 1 Pierre 3,21). Dans son sens allégorique, la prophétie présageait la réunion du peuple de l'ancienne alliance avec celui de la nouvelle, attendue au retour en gloire du Christ-Roi. Dans le contexte du XVI^e siècle, la prophétie correspondait aux sermons qui appelaient au retour des protestants hérétiques dans le giron de la sainte Église romaine.

Dans le contexte politique du moment, l'alliance contractée entre le Valois et la fille de l'empereur Habsbourg, les versets de Zacharie pouvaient être compris dans le sens que leur donnait Bouquet dans son poème : la jonction du Rhône et du Danube, l'union des deux grandes puissances de la chrétienté occidentale, auparavant rivales et opposées l'une à l'autre.

Cette méthode herméneutique correspondait à la corrélation allégorique accomplie dès le Moyen Âge entre *l'Adventus* biblique et la *Joyeuse entrée*, la *Jocundus adventus*, du roi de France. Le souverain français entrait dans sa capitale, ovationné par une foule jubilante. Cette réception reproduisait, dans les esprits, l'entrée du Messie à Jérusalem, acclamé le dimanche des Rameaux aux cris de « Hosanna fils de David⁹ ».

Les Français, tant les théoriciens de la monarchie que les simples laïcs, n'attendaient pas Bossuet et le XVII^e siècle pour considérer leur monarque en tant que *Rex imago Dei*, reflet terrestre et mortel du Roi des rois Jésus-Christ.

L'espoir de l'établissement de la monarchie universelle était par conséquent le résultat de ce rapprochement fait entre le Seigneur de l'univers et le roi de France, le roi Très Chrétien, fils aîné de l'Église. Pour l'entrée de la reine Élisabeth d'Autriche à Paris, Bouquet utilisait l'image biblique à des fins politiques. Il modifiait le sens allégorique des mots en considérant la réconciliation tant attendue comme celle qui devait avoir lieu entre la Maison de France et la dynastie des Habsbourg, promises à être unies dans un proche avenir sous la houlette d'un seul et unique maître, l'empereur des derniers jours – le « Second Charlemagne ». Pour en revenir à la prophétie de Zacharie, trois lignes d'interprétation se dégagent. D'après le sens christologique, les eaux vives du baptême venaient remplacer le sang de la circoncision. D'après les

⁹ Mt 21,1-9 ; Mc 11,1-10 ; Lc 19,28-40 ; Jn 12,12-15.

deux sens « œcuménique » et politique, les larmes de joie, les épanchements de vie et de prospérité venaient suppléer les larmes causées par les effusions de sang des massacres fratricides et des guerres entre peuples rivaux.

La métaphore de l'eau était valide tant pour le début des temps modernes que pour les temps bibliques, la grande majorité des populations étant des paysans qui attendaient avec anxiété les déversements d'eaux qui viendraient irriguer leurs champs ou étancher la soif de leur bétail, assurant ainsi leur salut face au spectre toujours présent de la sécheresse qui entraînait la malnutrition et la famine.

Le poème de l'échevin constituait un exemple caractéristique de la virtuosité toujours croissante que l'interprétation herméneutique des Saintes Écritures revêtait aux temps des Réformes : le poète attribuait une signification d'actualité à l'image biblique de la réconciliation en la dotant d'une portée politique¹⁰.

Ce mode de lecture s'étendit d'une façon saisissante au xv^e siècle. La mise au service de l'interprétation allégorique dans la lutte confessionnelle entre catholiques et réformés devint alors une pratique courante¹¹.

Le poème de l'échevin parisien exprime le souhait que l'union entre les monarchies du Rhône et du Danube entraîne l'émergence d'une puissance catholique capable d'arriver à bout de ses ennemis – les hérétiques protestants et les infidèles mahométans.

Les deux fleuves sont une synecdoque venant représenter les deux monarchies comme les instruments de la Divinité – tout comme les flux d'eaux vives constituaient les armes du Dieu vivant, source de vie et de réjouissances.

On attendait des deux nations qu'elles fassent cause commune et établissent leur domination sur la terre :

D'un naturel accord joindre leurs fortes mains ;
Quand pour tenir ce globe à l'un l'autre s'assemble.

Cette tournure poétique était en outre inspirée de Job 38,12-14 :

As-tu, une fois dans ta vie, commandé au matin ? Assigné l'aurore à son poste pour qu'elle saisisse la terre par les bords et en secoue les méchants ?

¹⁰ Origène (185 – 254), dans son *Traité des Principes*, laissa à la postérité sa théorie des quatre sens de l'Écriture, promise à un immense succès. Ces quatre sens sont : le sens littéral, le sens allégorique ; le sens tropologique ou moral et le sens anagogique qui indique ce vers quoi on doit tendre. – Le théologien et fondateur de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, Jean Cassien (vers 365-vers 434), a systématisé les quatre sens : « Les quatre figures se trouveront réunies, si bien que la même Jérusalem pourra revêtir quatre acceptions différentes : au sens littéral, elle sera la cité des Hébreux ; au sens allégorique, l'Église du Christ ; au sens tropologique, la cité céleste, "qui est notre mère à tous" ; au sens anagogique, l'âme humaine ».

¹¹ Voir Ford, 2005.

Cela, pour communiquer un message temporel : tout comme le monde est étreint par la lumière de l'aube (l'émanation du Christ, selon le sens christologique), l'empereur des derniers temps (reflet du Seigneur de l'univers et son lieutenant sur terre, selon l'interprétation politique) était attendu pour prendre la maîtrise du monde.

Simon Bouquet émettait le souhait que la paix perpétuelle vienne réaliser la fusion entre Germains et Gaulois, afin qu'ils forment une seule et unique nation assujettie au Nouveau Charlemagne, cela de la même manière que les saintes Écritures prophétisaient pour les temps messianiques la réunification de la Judée et d'Israël sous la férule d'un rejeton de la souche de Jessé :

Ainsi parle le Seigneur Yahvé : Voici que je vais prendre les Israélites parmi les nations où ils sont allés. Je vais les rassembler de tous côtés et les ramener sur leur sol. J'en ferai une seule nation dans le pays, dans les montagnes d'Israël, et un seul roi sera leur roi à eux tous ; ils ne formeront plus deux nations, ils ne seront plus divisés en deux royaumes [...] Mon serviteur David régnera sur eux ; il n'y aura qu'un seul pasteur pour eux tous. (Ézéchiel 37,21-25).

Moïse en personne avait d'ailleurs usé de la métaphore de la fertilité apporté par l'eau, dans son dernier discours à son peuple :

Israël demeure en sécurité. La source de Jacob est mise à part pour un pays de froment et de vin ; le ciel même y distille la rosée. (Deutéronome 33,28).

FRANCION ET PHARAMOND

Déjà dans la partie du livret de Bouquet consacrée à l'entrée de Charles IX à Paris (qui eut lieu le 6 mars 1571, trois semaines avant celle de la reine), un quatrain de la *Franciade* de Ronsard avait été inséré pour exprimer le lien étroit entre les deux peuples des deux côtés du Rhin :

De ce grand Francion vray tige des François ;
Vint jadis Pharamond le premier de nos Rois ;
Lequel print des Troiens et Germains sa naissance ;
Dont la race aujourd'hui se renouvelle en France... ¹².

¹² Graham – Johnson, 1974, p. 16. Selon l'*Historia francorum* (vers 660) de Frédégaire, Francion est un personnage dont le destin est très similaire à celui d'Énée, le fondateur de Rome. Pour égaler les Romains et même les surpasser, Frédégaire évoque l'existence d'un cousin d'Énée, portant le nom évocateur de *Francion* et qui, à l'image du *Père des Romains*, parvient à s'échapper de Troie en flammes. Il s'installe avec d'autres rescapés troyens sur un territoire compris entre le Rhin et le Danube et fonde avec eux une puissante ville nommée Sicambrie. Il bat les Alains et son nom signifie féroce. Devenu chef des rescapés troyens, sa lignée se serait perpétuée jusqu'à Marcomir puis Pharamond et, par conséquent, se prolongerait avec les Mérovingiens, les Carolingiens et les Capétiens. Aux siècles suivants, Rigord (vers 1147-vers 1207) et Guillaume Le Breton (vers 1165-vers 1226), auteurs de la *Gesta Philippi Augusti*, attribuent à Francion une ascendance royale en tant que fils d'Hector et petit-fils de Priam.

Selon le Livre I de la *Franciade* de Ronsard, Francion le Troyen avait établi le royaume de Sicambrie entre le Rhin et le Danube. Plus tard, son descendant Pharamond, né de l'union des deux peuples (« estant Germain conçu / Et des Troyens en droite ligne yssu »), conquiert la Gaule. Cette fusion réalisée dans le passé le plus lointain entre Troyens et Germains ne faisait qu'augurer le mariage entre Charles et Elisabeth.

Et de rechef la race est retournée ;
 Par le bienfaict d'un heureux Hymenée ;
 Pour conquérir, comme il est destiné ;
 Le monde entier sous leurs loix gouverné¹³.

LA FRANCIADE DE RONSARD

Les vers de Bouquet pour l'entrée de la reine n'étaient qu'un remaniement de ceux de la *Franciade*. Dans le premier livre du poème, Jupiter prédisait à Francion que, de son sang troyen et de son extraction germanique, un rejeton apparaîtrait dont la mission consisterait à « enserrer le monde dans sa main ». Dans la dédicace de son poème au roi, Ronsard réitérait son message à Charles IX en prédisant la naissance d'un fils qui œuvrerait à faire de l'humanité *unum ovile et unus pastor* (« un seul troupeau [dirigé par] un seul pasteur », ainsi que l'évoque Jean 10,16).

[...] De Merové, des peuples conquereur ;
 Viendra maint prince et maint grand empereur ;
 Haut eslevez en dignité supresme ;
 Entre lesquels un roy, Charles neufiesme ;
 Neufiesme en nom et premier en vertu ;
 Naistra pour veoir le monde combattu ;
 Dessous ses pieds, d'où le soleil se plonge ;
 Et d'où ses rais sur la terre il allonge [...] ¹⁴

LES AMBITIONS IMPÉRIALES DISSIMULÉES AU TEMPS DE CHARLES IX

Il n'en demeurait pas moins que la tonalité apaisée du discours politique sous Charles IX ne faisait que dissimuler des appétits d'expansion et de suprématie aussi âpres que ceux qui s'étaient exprimés sous le règne de son père – la naissance attendue d'un enfant issu d'une mère habsbourgeoise ne modifiait en rien le fait qu'il accéderait un jour au trône en tant que roi français exclusivement. L'établissement de la monarchie universelle restait donc la

¹³ Graham – Johnson, 1974, vers 39-42, p. 17.

¹⁴ Ces vers n'apparaissent que dans la première édition de l'œuvre.

tâche privilégiée d'un roi descendant de saint Louis. Si le langage avait changé, le message demeurerait le même : le *dominium mundi* était envisagé comme l'apanage exclusif d'un prince aux armes des fleurs de lys.

LA « CARTE IMPÉRIALE » DE SIMON BOUQUET

Au poème relatif à l'union du Rhône et du Danube faisait suite, dans le livret relatant l'entrée de la reine Élisabeth d'Autriche à Paris, un texte géographique curieux et insolite. L'alliance entre les deux fleuves devient dans ce texte un élément d'un tableau bien plus élaboré, au caractère énigmatique

Au Rhône et au Danube sont ajoutés deux autres fleuves d'Europe, le Tessin et le Rhin. Leurs sources et leurs cours géographiques sont savamment précisés.

Le Rhône coule vers la Méditerranée et le Danube vers la mer exine (le *Pontos Euxinos* des Grecs, la mer Noire). Le Rhin se déverse dans l'océan et le Tessin (affluent du Pô) suit son cours vers l'Adriatique.

[Ces quatre fleuves] viennent de la forest Hersinia situee entre les Rhetz et Grisons, justement entre le païs de France et d'Allemagne, lesquelz quatre fleuves venantz d'un mesme lieu, proche et tenant à l'une et l'autre nation, et se separantz de telle sorte qu'ils se vont rendre aux quatre coins du monde contre le cours ordinaire des autres, lesquelz viennent tous d'Orient, et se vont rendre en Occident, est un signe et presaigne certain que ces deux peuples assubjetiront une fois tout le reste du monde à eux¹⁵.

Pour l'auteur du livret, ces quatre fleuves – le Rhône, le Danube, le Tessin et le Rhin – ont leur source commune dans la forêt Hersinia (la forêt hercynienne des Anciens), qui est localisée par Bouquet entre les « Rhetz » (la province romaine de Rhétie), et le canton suisse des Grisons. L'échevin énonce que la source des quatre fleuves mentionnés se trouve à mi-chemin entre la France et la Germanie¹⁶.

Quatre fleuves surgissant de la même région, quatre fleuves courant vers les quatre points cardinaux : une croix formée par quatre courants d'eaux – une configuration si éloquente et si harmonieuse qu'elle entraîne Bouquet à proclamer que c'est là un

¹⁵ Bouquet, 1571, f. 6v.

¹⁶ En expliquant que la source se trouve « proche et tenant à l'une et l'autre nation », il semble que Bouquet se réfère à la distance entre le royaume de France et l'Archiduché d'Autriche. Les sources des quatre fleuves se trouvaient en effet approximativement à mi-chemin entre le royaume et la capitale des terres héréditaires des Habsbourg, Vienne, qui, depuis 1556 était le siège de l'Empereur.

signe indéniable et un présage que Français et Allemands assujétiront le reste de la terre.

Dans ce curieux passage, l'auteur démontre la passion de son époque pour la cartographie. Mélangeant des notions géographiques de la Bible, de l'héritage classique et de la tradition médiévale, il crée une sorte de « géographie mystique » qui confirme l'immanence d'une monarchie universelle gouvernée – à ce qu'il dit – par Paris et Vienne.

Bouquet ne mentionne nullement d'où il tire l'idée de ce tableau – en fait, il n'a nul besoin de le faire : la représentation de quatre fleuves provenant d'une source commune est familière au XVI^e siècle pour tout chrétien. Elle provient du deuxième chapitre de la Genèse, qui, en préface du récit de la Chute, raconte que quatre fleuves sortaient du jardin d'Éden : le Pishôn, le Gihôn, le Tigre et l'Euphrate (Genèse 2,10-14)¹⁷.

Notre auteur établit ainsi une carte imaginaire qui rappelle les *Mappaemundi* médiévales de forme « T-O » (ou simplement « cartes en T »).

Les cartes médiévales constituaient des esquisses à la composition parfaite et ordonnée, qui, loin de paraître le fruit de la chance et du hasard, semblaient tout au contraire être le fait de la sagesse divine, le résultat bien muri et réfléchi du Dieu-Géomètre de la création. Par conséquent, le chef-d'œuvre du Seigneur ne pouvait que receler un sens mystique et occulte de la plus haute signification.

La carte de l'Europe qu'esquissait Bouquet partageait avec les mappemondes médiévales de type « T-O » une structure géométrique impeccable et une perfection esthétique particulièrement pure¹⁸.

Il semble très probable que l'échevin ait été inspiré par la cartographie médiévale dans la composition hautement stylisée de sa carte de l'Europe. À la différence des cartes médiévales de type « T-O », Bouquet avait choisi de présenter une « carte à croix » de son cru. La croix était formée selon lui par les quatre fleuves qui jaillissaient d'une source commune se trouvant dans les Alpes suisses et qui coulaient vers les quatre points cardinaux. Ce faisant, sa carte ressemblait à l'identique à l'aménagement des cités quadrilatères fondées par les Romains, au sein desquelles le *decumanus*

¹⁷ Les noms des fleuves rapportés par la Vulgate d'avant la révision Sixto-Clémentine de 1592 étaient plus proches de ceux du texte hébraïque massorétique : *Phison*, *Geon*, *Perath* et *Chiddekel*. Par souci de clarté, nous utilisons les dénominations apparaissant dans la Bible de Jérusalem.

¹⁸ Surnommées parfois « cartes béatines », du nom de leur propagateur au VIII^e siècle, Béatus de Libena, bien qu'elles aient déjà été connues d'Isidore de Séville au VII^e siècle.

constituait l'artère verticale de la cité, tandis que le *cardo* constituait l'artère horizontale.

À la manière des cartes médiévales qui entouraient l'univers d'une étendue d'eau, la carte de l'Europe de Bouquet présentait quatre étendues d'eau qui se trouvaient plus ou moins à ses extrémités – la Méditerranée, l'Océan Atlantique, la Mer Noire et l'Adriatique.

UN PARADIS UNIVERSEL ?

La démarche de Bouquet consistant à faire des Alpes suisses le paradis terrestre, d'où émergeaient les quatre fleuves mentionnés dans la Genèse, constituait une approche d'une certaine originalité. Car, pour Bouquet, le cheminement des fleuves n'était pas universel, mais limité à l'Europe occidentale. Cette restriction était une relative nouveauté. En effet, une longue tradition pluriséculaire s'était évertuée, jusqu'à Bouquet, à considérer les fleuves qui surgissaient de l'Éden biblique comme se dirigeant vers les quatre points cardinaux de l'univers dans sa totalité.

L'approche de Bouquet s'inscrivait dans cette tradition, à la différence près qu'il se cantonnait à l'étude de la carte occidentale du continent européen, et n'étendait pas sa représentation à l'univers dans son intégralité.

Cette différence n'était au fond que de peu d'importance – elle s'apparentait à l'utilisation de l'expression « monarchie universelle », au sein de laquelle l'adjectif « universel » était vague et porteur d'une certaine ambiguïté. Qu'il s'agisse de l'empire assyrien au VIII^e siècle avant J.-C., que la Bible considérait comme la première grande puissance du monde, ou des grands empires historiques qui lui succédèrent – ceux des Babyloniens, des Perses, des Macédoniens puis celui des Romains – , il était de coutume de considérer les grandes puissances comme des monarchies « universelles », bien qu'aucune d'entre elles n'ait effectivement assujéti la terre dans son ensemble. « La monarchie universelle », dans le sens que lui prêtait la tradition, signifiait une monarchie qui régnait sur les contrées civilisées, (l'*oikoumène* des Grecs) qui excluait les pays méconnus, inabordables ou habités par les Barbares. « Universel » avait donc un sens flexible, nullement immobile et figé. C'est ainsi qu'à l'époque vétérotestamentaire « universel » faisait référence à la Mésopotamie et au Moyen-Orient et qu'à l'époque romaine l'*imperium sine fine* incluait les pays riverains de la Méditerranée (la *mare nostrum* des Romains).

Au XVI^e siècle, l'empire de Charles-Quint, « sur lequel le soleil ne se couchait jamais », était considéré comme « universel », bien qu'il fût loin d'inclure toute la terre. « L'univers », selon cette vision, était synonyme de tous les territoires sur lesquels la puissance prépondérante et rapace pouvait mettre la main. « Mondiale » et « universelle » étaient des termes qui sous-entendaient un dynamisme militaire, une disposition à l'agrandissement et à l'élargissement de la domination politique.

C'est dans cette optique qu'il faut considérer l'approche de Bouquet consistant à établir une carte de l'Europe irriguée par quatre fleuves disposés en forme de croix. Sa carte était certes circonscrite à l'Europe (et même pas à l'Europe dans son intégralité, car elle excluait la grande steppe sarmate à l'Est ou les Balkans), mais elle comprenait les provinces jadis dominées par les Romains, conjointes à la Germanie entre Rhin et Danube, qui avait été convoitée désespérément par les maîtres de Rome.

Ainsi l'Europe telle que la présentait Bouquet dans sa carte constituait-elle une entité géographique à la signification floue et indéfinie, une « synecdoque particularisante » (qui convoyait le sens de *pars pro toto*), par laquelle le continent venait plus ou moins faire allusion à la terre en sa plénitude.

En réduisant l'espace du paradis terrestre aux dimensions approximatives de la seule chrétienté occidentale, tout en le considérant comme le noyau d'un empire qui engloberait un jour la totalité de la terre sous la domination conjointe des Valois et des Habsbourg, Bouquet s'inscrivait dans une longue tradition qui remontait à l'époque patristique et qui voulait surmonter le paradoxe que représentait le fait que la Genèse évoquait les quatre fleuves de l'Éden quittant le jardin pour irriguer le monde, et en même temps, comme le voulait la tradition, fluctuant à travers le jardin paradisiaque que constituait toute la terre d'avant la Chute. La pensée religieuse souhaitait articuler la conception selon laquelle le monde dans son ensemble constituait le paradis avant le péché originel, et les propos bien clairs des Écritures qui stipulent explicitement qu'une séparation stricte existait entre le jardin et le reste de la terre. En effet, les versets de la Genèse étaient bien clairs : le jardin était isolé du monde, « à l'est d'Éden », et les fleuves sortaient de son enceinte. Confronté à cette contradiction, Théodore d'Antioche (c. 355-428), évêque de Mopsueste en Cilicie en Asie Mineure, avait déjà tenté en son temps de la résoudre sans ambiguës :

Quand l'Écriture dit : un fleuve procédait de l'Éden pour arroser le paradis, et de là se divisait pour former quatre bras (Genèse 2,10), il nous faut comprendre que la source de ces fleuves les fait couler hors de l'Éden sans elle-même le quitter, puisque toujours c'est de là qu'elle

procède ; ainsi, quand de l'Esprit Saint, Notre Seigneur dit, en figure, qu'il procède du Père, il nous donne à comprendre que l'Esprit Saint n'en est pas séparé, mais de (toute) éternité est de lui, en lui et avec lui ; et à la ressemblance d'un fleuve intarissable, il distribue ses dons à toute la création, selon la mesure de foi qu'ont ceux qui les reçoivent¹⁹.

LA LOCALISATION DE L'ÉDEN BIBLIQUE

L'approche de Bouquet consistait à attribuer une dimension mystique à la domination conjointe de la France et du Saint Empire à travers l'insinuation que cette dimension était sacrée et paradisiaque. Cette approche était fondée sur une réflexion théologique qui avait une longue histoire, celle de la quête de l'emplacement géographique spécifique du jardin des délices sur terre.

Si les noms des deux derniers fleuves cités dans le chapitre 2 de la Genèse étaient familiers – le Tigre et l'Euphrate (v. 14) –, les deux grands fleuves de la Mésopotamie – le Pishôn et le Gihôn des versets précédents – étaient totalement inconnus.

Du Pishôn, Genèse 2 dit qu'il « contourne tout le pays de Havila, où il y a l'or. L'or de ce pays est pur et là se trouvent le bdellium et la pierre de cornaline » (v. 11-12). Du deuxième fleuve, le Gihôn, l'Écriture dit, au verset 14, qu'il « contourne tout le pays de Kush (*Aethiopia* selon la Vulgate jérômienne) ».

Selon Flavius Josèphe (I^{er} siècle après J.-C., *Antiquités Judaïques*, Livre I, 38), « le Pishôn, dont le nom signifie abondance, s'en va vers l'Inde se jeter dans la mer : les Grecs l'appellent Gange ». Pour les Pères de l'Église, dans l'Antiquité tardive, comme on le verra ultérieurement, il s'agissait du Danube. Pour Rachi, le Pishôn était le Nil²⁰.

La localisation du Gihôn semble avoir posé moins de problèmes, car la Bible indique qu'il contourne le pays de Kush. Ce pays apparaît plusieurs fois dans les Écritures qui laissent à entendre qu'il se trouve en Afrique²¹. Jérôme, dans la Vulgate, a lui-même substitué le nom de l'Éthiopie à celui de Kush.

Les exégèses qui l'ont suivi ont été unanimes pour considérer le Gihôn comme le Nil.

¹⁹ Théodore de Mopsueste, *Homélie catéchétique* 10, 10.

²⁰ Rabbi Shlomo Ytischaki, Sur la Genèse 2, 11 (fin du XI^e siècle).

²¹ Ainsi Jérémie 13,23 où le terme « Kushi » est rendu par « Éthiopien » dans la Vulgate : « Un Éthiopien peut-il changer de peau ? Une panthère de pelage ? ». – Le livre d'Esther laisse entendre la même chose – là où le texte massorétique évoque le pays de « Kush », Jérôme le rend par « l'Éthiopie ». Le livre débute ainsi (1,1) : « C'était au temps d'Assuérus, cet Assuérus dont l'empire s'étendait de l'Inde à l'Éthiopie, soit sur 127 provinces ». Cependant, la science biblique contemporaine récuse cette identification.

Comme les interprètes des Écritures voulaient constituer une liste des quatre grands fleuves des quatre contrées les plus reculées de la terre, ils devaient présenter une explication du fait que la Genèse dit qu'ils jaillissent tous d'une source commune. Les commentateurs étaient unanimes pour trouver une réponse facile dans le fait que, partant d'une source commune, les quatre fleuves sourdent sous terre jusqu'aux différentes régions géographiques qui leurs sont allouées pour ensuite émerger à la surface dans quatre contrées éloignées l'une de l'autre.

Tenter d'identifier un des imposants fleuves d'Europe avec un des fleuves de l'Éden biblique constituait une préoccupation constante depuis l'Antiquité tardive.

Bien que le Tigre et l'Euphrate fussent des fleuves bien connus de la seule région de Mésopotamie, les commentateurs bibliques tentaient d'établir une liste qui renfermerait quatre cours d'eau différents des diverses régions du globe.

Le Danube était le plus utilisé pour représenter l'Europe : il apparaît dès le IV^e siècle dans la *Cosmographie* de Julius Honorius et dans les écrits d'Éphrem le Syrien. Sévère, évêque de Gabale du V^e siècle, le mentionne également. Par la suite, le Danube est évoqué constamment, et il a sa place d'honneur parmi les quatre fleuves représentés dans la pierre à la fontaine sculptée par le Bernin en 1651 de la place Navone à Rome. Des siècles plus tard, les écrivains, impressionnés par les récits des voyageurs fascinés, seront enclins à détrôner le majestueux Danube pour le remplacer soit par le Gange soit par l'Indus, plus exotiques²².

Le Commentaire sur le Pentateuque de l'école de Théodore et d'Adrien à Cantorbéry, rédigé entre 650 et 750, présentait une conception très proche de celle de Simon Bouquet au sujet de la jonction du Danube et du Rhône. À partir des écrits grecs, ils conclurent que les deux ne faisaient qu'un seul fleuve, le Pishôn en l'occurrence, ce qui laissait la place libre à trois autres affluents pour figurer dans la liste des voies d'eau de l'Éden biblique²³. L'examen de la carte géographique de l'Europe pouvait mener à cette idée, puisque les deux fleuves se trouvaient approximativement sur le même plan horizontal pour ce qui est de leur cours supérieur. Cette idée concordait avec celle des anciens géographes qui confondaient les sources de ces deux fleuves. Le Danube surgissait dans la Forêt Noire au confluent des rivières Brigach et Breg,

²² Jean Delumeau, 1992, p. 36.

²³ Scafì, 2006, p. 40.

tandis que le Rhône jaillissait comme un effluent du Glacier du Rhône dans le canton suisse du Valais.

Les sources des deux fleuves étaient effectivement proches l'une de l'autre, mais aucune confusion n'était permise, les deux fleuves coulant aux antipodes l'un de l'autre. Les considérer comme un seul et unique fleuve relevait de l'absurde.

Ainsi le territoire du jardin d'Éden était-il élargi. Il recevait une dimension géographique plus étendue.

Bouquet affichait une plus grande modestie dans ses objectifs. Dans son livret, il suggérait que seul le territoire de l'Occident chrétien méritait d'être envisagé comme l'authentique Éden.

L'eau, dans l'Ancien Testament, comme indiqué auparavant, était presque toujours considérée comme une allégorie pour les eaux du baptême. L'image des quatre fleuves de l'Éden en tant qu'allégorie pour ce sacrement apparaissait dans le commentaire de Bède le Vénérable (c. 672-735) sur le livre de la Genèse (tout comme les deux fleuves sortant de Jérusalem chez Zacharie 14). Ce commentaire était contemporain de l'exégèse élaborée par Théodore et Adrien au sein de l'école de Cantorbéry.

Établir un lien entre les quatre fleuves du paradis et les quatre bras de la croix fut aussi une démarche très tôt suivie dans la pensée chrétienne. Dans l'iconographie médiévale, on localisait souvent la source d'où jaillissaient les quatre fleuves sous la Croix (ainsi dans la mosaïque de l'abside de l'église du XII^e siècle de Saint-Clément à Rome). Cette figuration exprimait l'idée que le paradis était accessible à travers le baptême, et c'est la raison pour laquelle la *Glossa Ordinaria* du XIII^e siècle – suivant en cela saint Augustin, Strabon et saint Isidore de Séville – interprétait le fait que le glaive interdisant l'accès au paradis suite à la Chute est décrit en Genèse 3,24 comme « tournoyant » ou « virevoltant » (*flammeum gladium atque versatilem*). Les contorsions du glaive laissaient néanmoins entendre que, dans certaines circonstances et à certains moments – bien fugaces et particuliers –, l'arme divine laissait libre la voie d'accès au jardin fermé.

L'accès interdit au jardin suite au renvoi d'Adam et Ève était possible pour l'homme s'il embrassait la Croix du Christ, le nouvel « arbre de la vie ». Le retour à l'Éden des origines était concevable si l'homme s'évertuait à surmonter les terribles obstacles qui le menaçaient en chemin – les tentations et les ruses de Satan.

Jusqu'à la Réforme, les théologiens considérèrent comme un seul et même lieu l'endroit où Adam avait commis le péché originel et l'emplacement de la Crucifixion du Messie. Le mont Golgotha à

Jérusalem représentait aussi bien l'endroit de la Chute que celui de la Rédemption, le lieu où le Fils de l'Homme avait expié le péché originel du premier homme.

Le sommet du Golgotha était le lieu où l'humanité avait pris naissance, où la Rédemption du monde avait été offerte et où, à la fin des temps, le retour en Gloire du Christ aurait lieu.

Selon les propos d'Alessandro Scafi, l'Éden « était à la fois absent et présent au monde²⁴ ». Situé sur terre, il jouissait d'un statut particulier. Il appartenait à une sphère différente. Si les cartographes médiévaux représentaient l'Éden biblique sur les cartes « T-O » en haut de la carte, en dehors de l'océan extérieur qui englobait le monde habitable, « sa présence sur la carte n'était qu'une empreinte dérobée, une présence évanescence qui manifestait une absence²⁵ ». Scafi évoque un espace géographique qui devient une image d'un cheminement métaphysique, un chemin métaphorique. Ce cheminement évoque un changement intérieur, un voyage initiatique. Accéder au paradis est comme atteindre l'intérieur du sanctuaire. L'Éden est comparé au Saint des Saints, la partie la plus dissimulée du Temple.

C'est ce qu'énonce Éphrem le Syrien (IV^e siècle) pour qui le jardin des délices se trouve au sommet d'une montagne qui s'élève elle-même au-delà des plus hautes montagnes. Cette montagne édenique se serait trouvée sur une île circulaire, en plein milieu de l'océan qui encerclait la terre²⁶.

La coupure qui existait entre le jardin dissimulé, le *hortus conclusus*, et la réalité concrète et ordinaire du monde était exprimée graphiquement par les cartographes par le fait que le paradis était souvent inséré dans une vignette, un cadre particulier. La vignette exprimait l'idée que le jardin des délices relevait d'un ordre à part, et ne partageait pas la réalité physique du monde. Au XV^e siècle, l'Éden figurait bel et bien dans les représentations géographiques du monde habité, mais une barrière bien visible l'entourait – d'imposants remparts, une enceinte de feu ou une chaîne de montagnes – qui venaient tous indiquer le statut bien particulier qui était le sien²⁷.

LE PARADIS MESSIANIQUE

La notion d'Éden comprenait depuis les origines de la pensée judéo-chrétienne une signification eschatologique explicite. Dans le

²⁴ Scafi, 1999, p. 59.

²⁵ *Ibidem*.

²⁶ Scafi, 1999, p. 59-60.

²⁷ Scafi, 1999, p. 60.

Nouveau Testament, *parádeisos* désigne le lieu où le bon larron se retrouvera le jour même de son supplice, comme prix de son repentir (Luc 23,43), celui où l'Apôtre Paul a été transporté (2 Corinthiens 12,4), et celui où se trouve l'Arbre de Vie dont mangeront les fidèles à la fin des temps (Apocalypse 2,7). De fort bonne heure, les chrétiens se sont ainsi figuré le lieu de repos posthume de l'âme sous la forme d'un jardin, traversé d'eaux courantes et rempli d'arbres chargés de fleurs et de fruits merveilleux, jardin situé soit sur la terre, soit au ciel.

L'Éden des origines reflétait la majesté royale dans toute sa splendeur. Il constituait explicitement le lieu privilégié où trônaient dieux et monarques. L'enceinte verdoyante se présente dans la Genèse comme le haut lieu de séjour du Dieu-Créateur. Genèse 3,8 évoque explicitement « Yahvé Dieu qui se promenait dans le jardin à la brise du jour ». Le récit fait manifestement allusion aux mythes mésopotamiens qui représentent les dieux vivant dans des lieux de délices florissants et luxuriants. Les rois des pays situés entre le Tigre et l'Euphrate avaient l'habitude de recevoir leurs hôtes de marque en les promenant à travers les allées enchanteresses de leurs vergers ruisselants d'eau et surchargés de verdure. Le jardin constituait une image réductrice de leurs vastes royaumes surabondants de richesses et d'éclat.

Le récit de la création tel qu'il apparaît dans le deuxième chapitre de la Genèse fait état d'une façon très claire de la nécessité de créer l'homme pour qu'il soit le souverain du jardin créé par Dieu. Le verset 5 dit qu'« il n'y avait encore aucun arbuste des champs sur la terre et [qu']aucune herbe des champs n'avait encore poussé, car Yahvé Dieu n'avait pas fait pleuvoir sur la terre et il n'y avait pas d'homme pour cultiver le sol ». Il ajoute que, après avoir modelé l'homme « de la glaise du sol, Yahvé Dieu prit l'homme et l'établit dans le jardin d'Éden pour le cultiver et le garder » (v. 15). L'homme est créé dans un but très précis, prendre soin du jardin. Il est investi de la domination sur l'espace de l'Éden au sens large ; il est le maître, le roi du monde créé. Une tâche particulière lui incombe également, celle d'accorder des noms à tous les animaux (v. 19) – signe majeur s'il en est, qui fait de l'homme le lieutenant de Dieu sur terre, son adjoint, car l'octroi d'un nom fait de l'animal créé sa propriété, son sujet, dans le jardin qui figure son royaume.

Les commentaires présentaient un savant et complexe jeu de miroirs à travers lesquels la notion de paradis ou celle de l'Éden renvoyait à des concepts divers, qui avaient tous en commun de présenter un espace sacré dissocié du monde. L'Éden pouvait symboliser la Jérusalem terrestre, tout aussi bien que le temple de

Salomon²⁸, la terre promise, la montagne de Sion, le royaume des Cieux ou la Jérusalem céleste.

LA SIGNIFICATION MYSTIQUE DE LA CARTE DE BOUQUET

Selon la carte du paradis de Bouquet, les deux monarchies qui détenaient la maîtrise de l'Europe s'étendaient l'une à l'ouest (la France) et l'autre à l'est (l'Empire) du tronc vertical de la croix (le *stipes*) qui traversait l'Europe, c'est à dire des deux côtés de la ligne approximativement verticale que formaient les cours respectifs du Rhin et du Tessin.

La carte de l'Europe telle que la concevait Bouquet pouvait être exprimée en langage héraldique. Elle était identique au blason que l'imaginaire médiéval prêtait à Charlemagne : un blason frappé d'une croix au centre avec, à senestre, l'aigle bicéphale de la Maison d'Autriche, à dextre, les fleurs de lys sur fond d'azur du royaume de France²⁹.

Un agencement géométrique aussi harmonieux et esthétique, qui puisait ses éléments dans les domaines de la religion et de l'héraldique, ne pouvait que relever du ressort du sacré. Si le jardin d'Éden où quatre fleuves prenaient leur source, était, de fait, au cœur de l'Europe, il était inconcevable que ses populations demeurent dans l'état qui était celui de la chute après le péché originel. Les peuples du continent ne pouvaient continuer de vivre comme s'ils avaient été chassés du paradis. L'examen de la géographie et l'observation de la nature physique leur dictaient de mettre fin à leurs conflits religieux et à leurs affrontements politiques sangui-naires. La carte de la chrétienté occidentale imposait aux peuples de se comporter d'une façon digne du territoire littéralement paradisiaque que le créateur leur avait alloué. Ce retour à l'Éden des origines prescrivait la constitution d'une autorité étatique unique et indivisible. La nécessité de la monarchie universelle, fondée sur une religion vraiment « catholique », c'est-à-dire mondiale, était inscrite dans les contours naturels de l'Europe – il suffisait de jeter un coup d'œil sur la carte. L'unité de tous dans la religion romaine et l'effacement des frontières politiques étaient le message que la

²⁸ Ézéchiel 47,1-12 présente une synthèse hardie selon laquelle, à la fin des temps, le temple de Jérusalem sera la source d'eaux vives qui couleront vers la mer Morte et en feront une mer d'eau douce, poissonneuse et bénie. Il présente ainsi explicitement le sanctuaire comme l'égal du jardin de la Genèse.

²⁹ Cette idée apparaît déjà chez Adenet le Roi qui, en 1275, dans les *Enfances Ogier* décrit l'écu de l'empereur comme étant partagé entre l'aigle impérial et les lys de France (Beaune, 1985, p. 252). Une des miniatures du livre d'heures du roi Charles VIII de France, f.° 13v. qui représente Louis XII orant en constitue une illustration parmi d'autres.

géographie dévoilait aux hommes. Les temps messianiques, où l'humanité ne serait qu'*unum ovile et unus pastor* (Jean 10,16) devaient être inaugurés le plus rapidement possible.

La fin des temps était envisagée dans la tradition chrétienne comme un retour à la pureté et à l'innocence des origines³⁰. Tout progrès était compris comme un retour aux sources, une *Renovatio* et une *Restoratio*. La Réforme protestante, tout comme la Réforme catholique, concevait son renouvellement spirituel comme un rétablissement de l'ordre originel des choses, avant qu'il ne fût altéré. Le retour à l'âge d'or paradisiaque constituait la fin des temps, car ce n'était que dans un monde uni, pacifié et fidèle à l'Église que pouvait avoir lieu le retour en gloire du Christ-Roi. L'humanité entière, hérétiques et musulmans inclus, lavée du péché originel et donc revenue au jardin d'Éden, serait alors digne de la Parousie. Tous les buts de l'Église ayant été atteints, le dernier étant la conversion des juifs, le monde serait fin prêt à accueillir le Sauveur. Celui-ci reviendrait sur terre pour guider ses ouailles vers le jugement dernier et le royaume des Cieux. Son retour marquerait le moment du grand « saut » de l'histoire vers la métahistoire.

L'Empire terrestre de la fin des temps était ainsi considéré comme « l'antichambre », ou « le vestibule » de l'*eschaton*. Il se trouvait ainsi sur le même plan que le paradis tel que plusieurs des pères de l'Église (tels que Jérôme, Tertullien, Hilaire de Poitiers ou Ambroise) l'imaginaient. Pour ces éminents théologiens, le paradis terrestre n'était nullement identique au royaume des Cieux, lieu de repos des Justes. Le paradis était également « l'antichambre » ou « l'étape préliminaire » avant l'accès au paradis céleste. Ainsi, l'Empire de la fin des temps, régi par le *Carolus Redivivus*, partageait avec le paradis le statut d'état intermédiaire entre le monde d'ici-bas et le royaume des Cieux, où Jésus se dévoilerait pour la seconde et dernière fois.

Pour Bouquet, l'établissement des temps messianiques était immanent. En dévoilant la nature paradisiaque de la géographie de l'Europe, il apportait un « signe et presage certain » que Français et Germains avaient été investis de la mission de dominer conjointement la terre.

Ces allusions au paradis étaient particulièrement de mise pour une cérémonie de joyeuse entrée conçue pour l'épouse du roi très

³⁰ Ainsi aux temps messianiques, le végétarisme qui avait prévalu au jardin d'Éden serait-il rétabli : « Le loup habitera avec l'agneau, et la panthère se couchera avec le chevreau ; le veau, le lionceau, et le bétail qu'on engraisse, seront ensemble, et un petit enfant les conduira. La vache et l'ourse auront un même pâturage, leurs petits, un même gîte ; et le lion, comme le bœuf, mangera de la paille. » (Ésaïe 11,6-7).

chrétien. Si elle avait vocation, dans un avenir très proche, à porter dans son sein « le Second Charlemagne », l'enfant qui établirait sur terre les derniers temps de félicité et de prospérité avant la Parousie, l'entrée de la reine dans la capitale constituait le retour des jours heureux après les années de guerres intérieures et extérieures. Le peuple de France était en train de revivre le drame qui avait comme scène l'Éden biblique. Saint Augustin ainsi qu'Isidore de Séville avaient évoqué le contraste entre la fuite honteuse d'Adam et d'Ève du jardin de Dieu, suite à la Chute, et l'avènement glorieux d'Élie et d'Hénoch auprès du Seigneur. L'entrée de la reine ressemblait à l'avènement des deux personnages bibliques qui n'avaient pas connu la mort. Il s'agissait pour le poète d'un « retour » au paradis d'avant la Chute.

Il est important de noter qu'une interprétation politique du jardin des délices existait depuis le Moyen Âge, qui ambitionnait d'établir une correspondance entre le royaume de France et le paradis terrestre.

Dans son magistral ouvrage, *Naissance de la nation France* (1985), Colette Beaune, consacre de longs passages à la représentation du royaume de France comme une image du paradis biblique. Selon Beaune, au cours du XV^e siècle apparurent des miniatures figurant le royaume sous la forme d'un jardin paradisiaque³¹.

Dès le XIV^e siècle, et particulièrement dans sa seconde moitié, le royaume, doté d'une assise territoriale stabilisée, fut exalté comme « Douce France », un champ noble, fleuri, au milieu duquel est planté le lys de la royauté. Ainsi Jean Gerson, Robert Blondel ou André de La Vigne évoquent-ils le royaume. Dans les deux siècles suivants, l'iconographie qui apparaît traduit cette idée (dans les tapisseries et dans les manuscrits). Au XVI^e siècle, les représentations théâtrales s'en accaparent.

Le jardin de France est azuré, les lys dorés ou blancs, meubles réels des armes de France, occupent le premier rang parmi les fleurs dont il est planté. Ce verger, parc ou jardin, est ombragé par de nombreux arbres. Les fruits y sont abondants, les fleurs sont multicolores ; les ruisseaux murmurent ; les oiseaux y chantent ; « Un éternel printemps rend l'air doux et tiède, tous les sens y sont réjouis³² ». La poésie latine ou française, les chansons de geste, les romans courtois, les songes politiques de la fin du Moyen Âge y situent leurs scènes. Selon Colette Beaune, certains éléments tels

³¹ Beaune, 1985, p. 318-321.

³² *Ibidem*, p. 320.

que la clôture, la fontaine centrale et les quatre fleuves ne peuvent s'expliquer que par la tradition chrétienne du paradis.

En fait seules les équivalences jardin-Église ou jardin-Vierge conviennent à la nation. La France n'est-elle pas la plus chrétienne, la meilleure part de l'Église ? C'est le jardin du Christ où fleurissent toutes les vertus. Dieu se repose et se délecte au milieu de ses brebis fidèles dans 'l'autre terrestre paradis'³³.

Gerson développe dans un sermon entier le parallèle entre le jardin de France et le jardin de Dieu resplendissant de volupté et de vertu. La rosée de bénédiction l'abreuve ; les justes lois qui forment sa clôture l'empêchent d'être foulé par ses ennemis terrestres ou spirituels. Les brebis (les justes) y paissent autour de la fontaine de sagesse et de grâce.

Cette image spirituelle se laïcise au XV^e siècle et prend rapidement tous les caractères que l'on attribue au royaume réel. Le roi y devient l'agriculteur, et, comme le Seigneur, il enlève les mauvaises herbes. Mais ce jardin devient le sol réel de la France, fertile et plantureux. La richesse du royaume, la diversité et l'abondance de ses productions sont exaltées. Le royaume est le pays de cocagne par excellence³⁴.

Simon Bouquet, dans son passage relatif à la « géographie messianique » de l'Europe, récupère dans une certaine mesure la vision médiévale relative au jardin paradisiaque de France en l'élargissant à l'échelle de la plus grande partie de l'Europe occidentale. L'empire des Valois et des Habsbourg, prédestiné à se retrouver unifié dans l'avenir, constitue déjà le territoire du jardin d'Éden. Le paradis terrestre médiéval, jadis limité au seul royaume de France, est maintenant plus vaste et inclut les deux plus grandes puissances du continent, la France et le Saint Empire Romain Germanique réunis. Cette vision de la nature particulière du continent indique sa destinée irrévocable, connaître une unification politique sous la houlette d'un prince unique.

LA RÉVÉLATION DE LA CROIX À CONSTANTIN

La prise de conscience du fait que les quatre fleuves présentaient la configuration d'une croix était de l'ordre d'une révélation. En considérant le texte de Bouquet, on ne peut s'empêcher de penser à une autre révélation, historique, de la croix qui eut des répercussions historiques considérables – il s'agit évidemment de l'apparition du chrisme à Constantin à la veille de (ou durant) la bataille du pont Milvius qui s'est déroulée le 28 octobre 312. La

³³ Beaune, 1985, p. 320.

³⁴ *Ibidem*, p. 319.

vue du chrisme, assortie de la sommation *In hoc signo vinces*, avait ouvert une ère nouvelle dans l'histoire du Salut, celle de l'Empire romain christianisé. Cet événement resta gravé à jamais dans la mémoire de la chrétienté comme étant marqué d'un caractère messianique. *L'imperium mundi* embrassait la vraie foi grâce à la volonté de son chef. Celui-ci devint, avant Charlemagne, le parangon du monarque chrétien au service de l'Église militante. C'est ainsi que les premières prophéties relatives à l'empereur de la fin des temps s'inspirèrent de sa personne. La première fut celle attribuée à la sibylle de Tibur, appelée aussi la *Tiburtina*, qui apparut dans le courant du IV^e siècle. Elle fut suivie au VII^e siècle par l'*Apocalypse de Saint Méthode*, et sa traduction grecque, les *Visions de Daniel*. Le constat de la structure cruciforme du continent européen était ainsi de l'ordre de l'apparition constantinienne : cette considération entraînait la conception selon laquelle, comme en 312, une nouvelle ère venait d'éclorre dans l'Histoire universelle : le moment charnière où tous, protestants comme catholiques, venaient de comprendre les secrets voilés que l'avenir leur réservait. La « symbolique messianique » cruciforme exprimée par la géographie était le pendant de l'apparition de Chrisme ou du Christogramme à Constantin lors de la bataille du pont Milvius.

LA FORÊT HERCYNIENNE ET LE PARADIS

Bouquet désigne la *silva Hercynia* des Grecs comme la source géographique des fleuves revêtant la configuration d'une croix.

Ici, l'ouverture d'une parenthèse est nécessaire au sujet d'un fait majeur, caractéristique tant de la littérature du Moyen Âge que de celle du début des temps modernes. Il est de première importance de souligner que les textes que nous étudions peuvent faire allusion à des idées et des concepts qui nécessitent impérativement, pour le lecteur moderne, une explication, un commentaire ou un éclaircissement. Ces idées étaient d'une telle évidence pour les auteurs qu'ils prenaient pour argent comptant leur compréhension par le lecteur, sans songer le moins du monde à les expliquer et les éclaircir. Ces idées sont considérées comme des poncifs si manifestes, des truismes tellement patents que le rédacteur n'envisage pas une seconde qu'il faille s'attarder à les élucider., Comme le formule Michel Pastoureau dans son *Histoire symbolique du Moyen Âge occidental* :

Le symbole est un mode de pensée et de sensibilité tellement habituel aux auteurs du Moyen Âge qu'ils n'éprouvent guère le besoin de

prévenir les lecteurs de leurs intentions sémantiques ou didactiques, ni de toujours définir les termes qu'ils vont employer³⁵.

Tel est bien le cas, à ce qui semble, de la référence que fait Simon Bouquet à la forêt hercynienne dans ses propos.

La forêt hercynienne constituait en effet une contrée appropriée pour y établir l'Éden biblique. Elle présentait plusieurs caractéristiques qui avaient été attribuées depuis l'Antiquité au jardin mythique. Mais il semble que Bouquet n'a pas éprouvé la nécessité d'expliquer au lecteur cette idée. Il ne souffle mot de la raison qui l'amène à formuler cette idée. Il nous semble permis d'émettre plusieurs suppositions afin de sonder sa réflexion, sans que nos hypothèses puissent se prévaloir de constituer la vérité ultime.

La dense forêt hercynienne se trouvait au cœur de l'Europe, en Germanie, et, comme telle, constituait le « nombril du monde », dès lors que l'on adoptait la conception de Bouquet qui comprenait l'Europe comme le « monde civilisé », le pendant de l'*Oikoumène* des Anciens. Ainsi la forêt partageait-elle avec l'Éden – à l'image de Jérusalem – le privilège d'être l'*Omphalos*, le nombril, de la terre.

Hersinia (qui incluait aussi bien la forêt charbonnière et la forêt hercynienne proprement dite) n'avait pas une délimitation précise, et ne pouvait pas y en avoir – les différents auteurs classiques lui attribuaient chacun des limites différentes. La majorité des écrivains grecs et romains attribuait le nom de forêt hercynienne à la dense forêt qui s'étirait depuis le Rhin vers l'est, tout au long du Danube, à travers la Germanie. Elle épousait ainsi tout le territoire des barbares en dehors du *limes* de l'Empire romain.

Dans ses commentaires sur la guerre des Gaules (où dans ses interpolations), Jules César évoquait la forêt hercynienne et disait que neuf journées de marche étaient nécessaires pour la traverser en largeur, du sud au nord, tandis que plus d'une soixantaine de jours était nécessaire pour la parcourir en longueur d'ouest en est³⁶.

Il importe à ce sujet de rappeler que, jusqu'au bas Moyen Âge, presque toute l'Europe était densément boisée. L'historien français Marc Bloch s'est exprimé à ce sujet d'une façon humoristique en disant que si, au X^e siècle, un singe avait débarqué d'Afrique du Nord en Europe, il aurait pu sautiller continuellement d'une branche d'arbre à une autre, de la Provence jusqu'aux fin fond de la Scandinavie, sans mettre pied à terre une seule fois. Au XVI^e siècle, malgré des siècles de défrichement et de peuplement, la situation de l'Europe n'était, dans une large mesure, pas sensiblement différente.

³⁵ Pastoureau, 2004, p. 11.

³⁶ Jules César, *Guerre des Gaules* VI, 25.

Cette *terra incognita*, inhospitalière et largement inhabitable, fermée à la colonisation romaine, convenait pour localiser le *hortus conclusus* dissimulé et soustrait au regard des humains depuis la Chute et l'expulsion d'Adam et Ève.

Les contrées de la *Mittleuropa* étaient parfaitement aptes à accueillir en leurs parages le paradis terrestre tel que le concevait Bouquet, qui croyait en un Éden « ici et maintenant », au cœur des pays qui étaient les plus civilisés de la terre, car dominés largement (malgré la Réforme) par la seule vraie foi, celle de la sainte Église apostolique et romaine.

Ainsi, paradoxalement, l'*Hersinia* barbare et menaçante de jadis devient-elle, sous la plume de Bouquet, le fleuron de la civilisation et de l'humanité, l'épicentre du paradis messianique à venir.

En second lieu, la forêt hercynienne ressemblait au fabuleux jardin d'Éden du fait que, depuis l'Antiquité, elle avait été auréolée de mystères et de légendes bizarres et angoissantes. La forêt menaçante était gardée jalousement par ses propres chérubins et son *flammeum gladium atque versatitem* – les Germains barbares qui tenaient en leurs mains « le glaive flamboyant et virevoltant » qui interdisait le chemin vers « l'arbre de vie » (Genèse 3,24).

Les tentatives des Romains de conquérir cette région avaient toutes été vaines et sans suite. La lecture de leurs fins tragiques donnait l'impression qu'elles étaient vouées d'avance à l'échec.

Sous Jules César, la forêt hercynienne avait endigué la marche des légions romaines vers le nord-est de l'Europe. Les incursions romaines dans ces pinèdes et ces châtaigneraies fourmillantes et abondantes cessèrent pour de bon avec la malencontreuse expédition de Nero Claudius Drusus, dans les années 12-9 avant J.-C.

L'historien Florus (qui, selon la majorité des historiens, ne fait qu'un avec le poète et rhéteur Publius Annius Florus, ami de l'Empereur Adrien) affirme que Drusus avait déclaré que la région était considérée odieuse et détestable. En l'an 9, le tribun militaire Varus avait été tué dans ce qui fut la plus cuisante défaite romaine de l'histoire jusque-là, la débâcle de la forêt de Teutobourg. Les trois légions placées sous son commandement furent complètement anéanties. Cette tragédie mit fin, et pour de bon, à toute velléité romaine de s'aventurer en Germanie. Elle conduisit les Romains à se replier sur le Rhin et le Danube et à fixer le *limes* aux confins de ces fleuves. La *Hersynia Sylvia* devint la frontière septentrionale de l'Empire.

La forêt ressemblait à l'Éden du fait qu'elle était considérée comme une terre mystérieuse et énigmatique, peuplée de créatures

bizarres qui n'existaient, selon les Anciens, que dans des contrées lointaines et exotiques, comme l'Inde, le Caucase, l'Éthiopie ou l'Afrique. Les « Commentaires » de César³⁷ mentionnent des rumeurs au sujet de licornes, d'élans sans jointures qui s'appuyaient sur les arbres pour dormir³⁸ (bien que des érudits aient longtemps considéré ces indications comme des interpolations tardives postérieures à la rédaction de César).

Pline l'Ancien, dans son *Histoire naturelle*, rapporte des récits surprenants au sujet de la forêt, mentionnant que la grande proximité des arbres entraînait des luttes entre eux (*inter se rixantes*³⁹). Il mentionne en plus l'existence de chênes aux dimensions extraordinaires⁴⁰. Son récit (s'il n'est pas une interpolation tardive provenant de gloses) est dominé par l'aura mythologique que répandait l'inquiétante forêt.

Pline évoque l'envol d'oiseaux fabuleux, qui ont des plumes « qui scintillent comme le feu dans la nuit⁴¹ ». Les bestiaires médiévaux nommaient ces volatiles des « Ercinées » (*Ercinee*). Ces récits rappellent ceux des mythologies mésopotamiennes et les traditions médiévales relatives au jardin « à l'est d'Éden » – un monde peuplé par des créatures monstrueuses, comme le serpent d'avant la chute, ailé et possédant des membres (identifié aujourd'hui par les érudits avec le *Saraph* biblique)⁴².

Ce n'est qu'au XVIII^e siècle que des savants comme Edward Gibbon entrevirent que les animaux fabuleux mentionnés par César dans ses Commentaires n'étaient nullement des créatures merveilleuses sorties tout droit de la mythologie. Le cerf décrit comme un bœuf portant des bois palmés n'était autre qu'un renne ou un caribou⁴³. La licorne fabuleuse pouvait être un renne en train de perdre sa ramure, un renne dont l'un des bois était déjà tombé⁴⁴. Ainsi, toute la perception fabuleuse était fondée sur un malentendu.

Il semble que Simon Bouquet ait discerné les coïncidences qui correspondaient harmonieusement à ses idées et à ses espoirs relatifs à un empire de la fin des temps. La configuration cruciforme approximative des quatre fleuves coulant des Alpes suisses était la première d'entre elles (c'est la raison pour laquelle il met le modeste

³⁷ Jules César, *Guerre des Gaules*, VI, 26-28.

³⁸ Hyde, 1918.

³⁹ Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, XVI, 2.

⁴⁰ *Ibidem*.

⁴¹ Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, X, 67.

⁴² *Ibidem*.

⁴³ Gibbon, 1788-1789, 1, IX, 3^e paragraphe.

⁴⁴ *Ibidem*.

Tessin en compagnie des trois grands cours d'eau majestueux, car le large Pô, qui coule horizontalement à travers le nord de l'Italie, ne correspond pas à la configuration géométrique exigée). En second lieu, venait la concordance entre la forêt hercynienne, auréolée de mystères et de prodiges, et le jardin fabuleux d'Éden.

Bouquet s'est évertué, dans ses affirmations au sujet du futur empire messianique dominé par le *Carolus Redivivus* à venir, à parer le pouvoir du plus grand nombre possible d'attributs mystiques puisés dans les autorités littéraires les plus prestigieuses de son temps : la Bible et les auteurs classiques.

CONCLUSION

Une approche un peu différente des considérations de l'échevin dans son livret reste possible. Elle mettra en doute le sérieux et l'importance que Bouquet attribue à ses rêves messianiques.

Il est d'une importance capitale de souligner que c'est dans une atmosphère de liesse générale que se déroula la joyeuse entrée de la reine. Une atmosphère d'allégresse débordante et de jubilation régnait.

La procession du monarque à travers les artères principales de la cité fut un moment de fête et de réjouissances hors du commun. Arcs de triomphe de stuc, de carton ou de pâte, croulant sous les ornements, fontaines d'eau et de vin à profusion, maisons et demeures enguirlandées et parées de draperies et de tapisseries d'une richesse ostentatoire, statues héroïques glorieusement dressées, scènes de théâtre d'une complexité décourageante – tout cela fut mis en œuvre pour faire de la cérémonie d'État une réjouissance sans pareil.

Il n'en demeure pas moins que cette ambiance bon enfant et carnavalesque (car il s'agissait pour le peuple spectateur d'un véritable carnaval, sur le même plan que le Mardi Gras) influença profondément les thèmes et les idées que les autorités souhaitaient inculquer à leurs sujets. L'excès étant le mot d'ordre, les motifs politiques glorifiant la paix, la joie et la prospérité à venir se muèrent en la manifestation d'espairs messianiques et eschatologiques qui semblent les plus merveilleux du monde. Ce glissement vers une thématique qui se voulait fondée le plus sérieusement du monde sur le prophétisme biblique doit être pris avec un nécessaire recul par l'historien. Le chercheur ne doit nullement séparer, d'une part, l'ambiance fantasque et plaisante qui régnait, dans notre cas précis, dans les rues de Paris à l'arrivée de la reine Élisabeth

d'Autriche et, d'autre part, les messages à forte teneur messianiques que Simon Bouquet a conçus dans son livret. Dans les deux cas, il s'agissait de manifestations qui frôlaient l'exagération et la démesure. Les propos appelant Le Rhône et le Danube à tendre les mains l'un vers l'autre, la localisation de la source du jardin d'Éden en Suisse, la reconnaissance de la forêt hercynienne en tant que paradis terrestre ou la découverte d'une structure géographique cruciforme dans la carte de l'Occident chrétien – idées saugrenues s'il en est – doivent être considérés pour ce qu'ils sont : des tours de force intellectuels, certes, mais, en même temps, des exubérances, des hyperboles non dépourvues d'humour. Il s'agit bien d'une « façon de parler » excessive et frôlant le carnavalesque. La dimension un brin humoristique de la joyeuse entrée, tout comme un penchant marqué pour le fantaisiste et l'extravagant à la Renaissance (qui allait s'accroître au siècle suivant avec le Baroque et le Maniérisme avides d'excentricités), doit susciter la vigilance du chercheur qui serait enclin à prendre trop au sérieux les inventions de Simon Bouquet telles qu'elles sont présentées dans son livret consacré à l'entrée de la reine Élisabeth à Paris en l'an de grâce 1571.

BIBLIOGRAPHIE

- Beaune 1985 : Colette Beaune, *Naissance de la nation France*, Paris, Gallimard, 1985.
- Bouquet, 1571 : voir Graham – Johnson, 1974.
- Bryant, 1986a : Lawrence M. Bryant, *The King and the City in the Parisian Royal entry Ceremony : Politics, Ritual and Art in the Renaissance*, Genève, Librairie Droz, 1986 (Travaux d'humanisme et Renaissance, 216).
- Bryant, 1986b : Lawrence M. Bryant, « La cérémonie de l'entrée à Paris au Moyen Âge », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 41/3, 1986, p. 513-542.
- Delumeau, 1992 : Jean Delumeau, *Une histoire du paradis. Le jardin des délices*, Paris, Fayard, 1992.
- Dubois, 1985 : Claude-Gilbert Dubois, *L'imaginaire de la Renaissance*, Paris, PUF, 1985.
- Ford, 2005 : Philip Ford, « Biblical Imagery in Ronsard's Polemical Poetry : An Own Goal ? », *Renaissance Journal* 2/4, 2005, p. 13-22.
- Gibbon, 1788-1789 : Edward Gibbon, *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, London, W. Strahan and T. Cadell, 1788-1789.
- Graham – Johnson, 1974 : Victor E. Graham – W. McAllister Johnson, *The Paris Entries of Charles IX and Elisabeth of Austria 1571, with an analysis of Simon Bouquet's « Bref et sommaire recueil de ce qui a esté faict et de l'ordre tenu à la joyeuse et triumpante entrée de [...] Charles IX [...] en sa bonne ville et cité de Paris [...] le mardy sixiesme jour de mars, avec le couronnement de [...] Madame Élisabet d'Austriche, son espouse, le dimanche vingtcinquesme, et entrée de ladicte dame en icelle ville le jeudi XXIX. dudict mois de mars M D LXXI. (Paris, O. Codoré, 1572) »*, Toronto, Toronto University Press, 1974.
- Guenée – Lehoux, 1968 : Bernard Guenée et Françoise Lehoux, *Les entrées royales françaises de 1328 à 1515*, Paris, Éditions du C.N.R.S., 1968 (Sources d'histoire médiévale publiées par l'Institut de recherche et d'histoire des textes 5).
- Haran, 2000 : Alexandre Y. Haran, *Le lys et le globe – Messianisme dynastique et rêve impérial en France à l'aube des temps modernes*, Seyssel, Champ Vallon, 2000.
- Hyde, 1918 : Walter Woodburn Hyde, « The Curious Animals of the Hercynian Forest », *The Classical Journal* 13/4, 1918, p. 231-245.
- Jamin, 1565 : Amadis Jamin, *Œuvres poétiques au roy de France*, Paris, Mamert Patisson, 1575.
- Pastoureau, 2004 : Michel Pastoureau, *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental*, Paris, Seuil, 2004.
- Scafi, 1999 : Alessandro Scafi, « Mapping Eden : Cartographies of the Earthly Paradise », in : Denis E Cosgrove (éd.), *Mappings*, London, Reaktion Books, 1999, p. 50-70.
- Scafi, 2006 : Alessandro Scafi, *Mapping Paradise : A History of Heaven on Earth*, Chicago, University of Chicago Press, 2006.
- Strong, 1984 : Roy Strong, *Art and Power : Renaissance Festivals 1450-1650*, Berkeley, University of California Press, 1984.
- Zachrisson, 1928 : R. E. Zachrisson, « Germani, The Name and Its Early History », *Studia Neophilologica* 1, 1928, p. 18-33.